

— Mais qu'importe tout cela aujourd'hui ? le crime est découvert.

— Et grâce à qui ? Était-ce ma faute si ma lettre était une arme à deux tranchants ? pourquoi as-tu été assez faible, assez niais pour livrer cette arme terrible... à cette infernale Cécily ?

— Tais-toi... ne prononce pas ce nom ! s'écria Jacques Ferrand avec une expression effrayante.

— Soit... je ne veux pas te rendre épileptique... tu vois bien qu'en ne comptant que sur la justice ordinaire... nos précautions mutuelles étaient suffisantes... Mais la justice extraordinaire de celui qui nous tient en son pouvoir redoutable procède autrement...

— Oh ! je ne le sais que trop...

— Il croit, lui, que couper la tête aux criminels ne répare pas suffisamment le mal qu'ils ont fait... Avec les preuves qu'il a en mains, il nous livrait tous deux aux tribunaux. Qu'en résultait-il ? Deux cadavres tout au plus bons à engraisser l'herbe du cimetière.

— Oh ! oui... ce sont des larmes, des angoisses, des tortures qu'il lui faut à ce prince... à ce démon... Mais je ne le connais pas, moi ; mais je ne lui ai jamais fait de mal. Pourquoi s'acharne-t-il ainsi sur moi ?

— D'abord il prétend se ressentir du bien et du mal qu'on fait aux autres hommes, qu'il appelle naïvement ses frères... et puis il connaît, lui, ceux à qui tu as fait du mal, et il te punit à sa manière...

— Mais de quel droit ?

— Voyons, Jacques, entre nous ne parlons pas de droit ; il avait le pouvoir de te faire judiciairement couper la tête. Qu'en serait-il résulté ? Tes deux seuls parents sont morts... l'État profitait de ta fortune au détriment de ceux que tu avais dépouillés... Au contraire, en mettant ta vie au prix de ta fortune... Morel le lapidaire, le père de Louise que tu as déshonorée, se trouve, lui et sa famille, désormais à l'abri du besoin... Madame de Fermont, la sœur de M. de Renneville prétendu suicidé, retrouve ses cent mille écus ; Germain, que tu avais faussement accusé de vol, est réhabilité et mis en possession d'une place honorable et assurée, à la tête de la *Banque des travailleurs sans ouvrage*, qu'on te force de fonder pour réparer et expier les outrages que tu as commis contre la société. Entre scélérats on peut s'avouer cela ; mais franchement, au point de vue de celui qui nous tient entre ses serres, la société n'aurait rien gagné à ta mort... elle gagne beaucoup à ta vie.

— Et c'est cela qui cause ma rage... et ce n'est pas là ma seule torture encore.

— Le prince le sait bien... Maintenant, que va-t-il décider de nous ? Je l'ignore... Il nous a promis la vie sauve si nous exécutions aveuglément ses ordres... Il tiendra sa promesse... Mais s'il ne croit pas nos crimes suffisamment expiés, il saura bien faire que la mort soit mille fois préférable à la vie qu'il nous laisse... Tu ne le connais pas... Quand il se croit autorisé à être inexorable, il n'est pas de bourreau plus féroce... Il faut qu'il ait le diable à ses ordres pour avoir découvert... ce que j'étais allé faire en Normandie. Du reste... il a plus d'un démon à son service... car cette Cécily... que la foudre écrase !...

— Encore une fois, tais-toi... pas ce nom... pas ce nom...

— Si, si... que la foudre écrase celle qui porte ce nom !... c'est elle qui a tout perdu. Notre tête serait en sûreté sur nos épaules... sans ton imbécile amour pour cette créature. »

Au lieu de s'emporter, Jacques Ferrand répondit avec un profond abattement :

« La connais-tu... cette femme?... Dis ? l'as-tu jamais vue?... »

— Jamais... On la dit belle... je le sais...

— Belle... répondit le notaire en haussant les épaules. Tiens, ajouta-t-il avec une sorte d'amertume désespérée, tais-toi... ne parle pas de ce que tu ignores... Ne m'accuse pas... Ce que j'ai fait... tu l'aurais fait à ma place...

— Moi ! mettre ma vie à la merci d'une femme !...

— De celle-là... oui... et je le ferais de nouveau... si j'avais à espérer... ce qu'un moment j'ai espéré...

— Par l'enfer !... il est encore sous le charme, s'écria Polidori stupéfait.

— Écoute, reprit le notaire d'une voix calme, basse et pour ainsi dire accentuée çà et là par des élans de désespoir incurable, écoute... tu sais si j'aime l'or ? tu sais ce que j'ai bravé pour en acquérir ? Compter dans ma pensée les sommes que je possédais... les voir se doubler par mon avarice, endurer toutes les privations et me savoir maître d'un trésor... c'était ma joie, mon bonheur... Oui, posséder, non pour dépenser, non pour jouir... mais pour thésauriser, c'était ma vie... Il y a un mois, si l'on m'eût dit : « Entre ta fortune et ta tête, choisis, » j'aurais livré ma tête.

— Mais à quoi bon posséder... quand on va mourir ?

— Demande-moi donc alors : A quoi bon posséder quand on n'use pas de ce qu'on possède ? Moi, millionnaire, menais-je la vie d'un millionnaire ? Non, je vivais comme un pauvre... J'aimais donc à posséder... pour posséder...

— Mais, encore une fois, à quoi bon posséder si l'on meurt ?

— A mourir en possédant !... oui, à jouir jusqu'au dernier moment de la jouissance qui vous a fait tout braver, privations, infamie, échafaud... oui, à dire encore, la tête sur le billot : *Je possède!!!* Oh ! vois-tu, la mort est douce, comparée aux tourments que l'on endure en se voyant, de son vivant, dépossédé comme je le suis, dépossédé de ce qu'on a amassé au prix de tant de peines, de tant de dangers ! Oh ! se dire à chaque heure, à chaque minute du jour : Moi qui avais plus d'un million, moi qui ai enduré les plus rudes privations pour conserver, pour augmenter ce trésor... moi qui, dans dix ans, l'aurais eu doublé, triplé, je n'ai plus rien... rien... C'est atroce ! c'est mourir, non pas chaque jour, mais c'est mourir à chaque minute du jour... Oui, à cette horrible agonie qui doit durer des années peut-être, j'aurais préféré mille fois la mort rapide et sûre qui vous atteint avant qu'une parcelle de votre trésor vous ait été enlevée ; encore une fois, au moins je serais mort en disant : *Je possède...* »

Polidori regarda son complice avec un profond étonnement.

« Je ne te comprends plus... Alors pourquoi as-tu obéi aux ordres de celui qui n'a qu'à dire un mot pour que ta tête tombe ? Pourquoi as-tu préféré la vie sans ton trésor... si cette vie te semble si horrible... ?

— C'est que, vois-tu, ajouta le notaire d'une voix de plus en plus basse, mourir, c'est ne plus penser... mourir, c'est le néant... Et Cécily !

— Et tu espères !... s'écria Polidori stupéfait.

— Je n'espère pas, je possède...

— Quoi ?

— Le souvenir...

— Mais tu ne dois jamais la revoir... mais elle a livré ta tête !

— Mais je l'aime toujours, et plus frénétiquement que jamais... moi ! s'écria Jacques Ferrand avec une explosion de larmes, de sanglots qui contrastèrent avec le calme morne de ses dernières paroles. Oui, reprit-il dans une effrayante exaltation, je l'aime toujours, et je ne veux pas mourir, afin de pouvoir me plonger et me plonger encore avec un atroce plaisir dans cette fournaise où je me consume à petit feu... Car tu ne sais pas... cette nuit... cette nuit où je l'ai vue si belle... si passionnée, si enivrante... cette nuit est toujours présente à mon souvenir... Ce tableau d'une volupté terrible est là, toujours là... devant mes yeux... Qu'ils soient ouverts ou fermés par un assoupissement fébrile ou par une insomnie ardente, je vois toujours son regard noir et enflammé qui fait bouillir la moelle de mes os...

Je sens toujours son souffle sur mon front... J'entends toujours sa voix...

— Mais ce sont là d'épouvantables tourments.

— Épouvantables ! oui, épouvantables !... Mais la mort !... mais le néant !... mais perdre pour toujours ce souvenir aussi vivant que la réalité, mais renoncer à ces souvenirs qui me déchirent, me dévorent et m'embrasent !... Non !... non !... non !... Vivre !... vivre... pauvre, méprisé, flétri, vivre au baignoire... mais vivre !... pour que la pensée me reste... puisque cette créature infernale a toute ma pensée... est toute ma pensée !...

— Jacques, dit Polidori d'un ton grave qui contrasta avec son amère ironie habituelle, j'ai vu bien des souffrances ; mais jamais tortures n'approchèrent des tiennes... Celui qui nous tient en sa puissance ne pouvait être plus impitoyable... Il t'a condamné à vivre... ou plutôt à attendre la mort dans des angoisses terribles... car cet aveu m'explique les symptômes alarmants qui chaque jour se développent en toi... et dont je cherchais en vain la cause...

— Mais ces symptômes n'ont rien de grave ! c'est de l'épuisement... c'est la réaction de mes chagrins !... Je ne suis pas en danger... n'est-ce pas ?

— Non... non... mais ta position est grave, il ne faut pas l'empirer... il est certaines pensées qu'il faudra chasser... Sans cela... tu courrais de grands dangers...

— Je ferai ce que tu voudras, pourvu que je vive... car je ne veux pas mourir. Oh ! les prêtres parlent des damnés !... jamais on n'a imaginé pour eux un supplice égal au mien. Torturé par la passion et la cupidité, j'ai deux plaies vives au lieu d'une... et je les sens également toutes deux... La perte de ma fortune m'est affreuse... mais la mort me serait plus affreuse encore... J'ai voulu vivre... ma vie peut n'être qu'une torture sans fin... sans issue, et je n'ose appeler la mort... car la mort anéantit mon funeste bonheur... ce mirage de ma pensée... où m'apparaît incessamment Cécily...

— Tu as du moins la consolation, dit Polidori en reprenant son sang-froid ordinaire, de songer au bien que tu as fait pour expier tes crimes...

— Oui, raille, tu as raison... retourne-moi sur des charbons ardents... Tu sais bien, misérable, que je hais l'humanité ; tu sais bien que ces expiations que l'on m'impose, et dans lesquelles des esprits faibles trouveraient quelques consolations, ne m'inspirent à moi que haine et fureur contre ceux qui y obligent et contre ceux qui en profitent... Tonnerre et meurtre !... Songer que pendant que

je traînerai une vie épouvantable... n'existant que pour *jouir* des souffrances qui effrayeraient les plus intrépides... ces hommes que j'exècre verront, grâce aux biens dont on m'a dépouillé, leur misère s'alléger... que cette veuve et sa fille remercieront Dieu de la fortune que je leur rends... que ce Morel et sa fille vivront dans l'aisance... que ce Germain aura un avenir honorable et assuré!... Et ce prêtre!... ce prêtre qui me bénissait, quand mon cœur nageait dans le fiel et dans le sang, je l'aurais poigné... Oh! c'en est trop! Non! non! s'écriait-il en appuyant sur son front ses deux mains crispées... ma tête éclate à la fin... mes idées se troublent... je ne résisterai pas à de tels accès de rage impuissante... à ces tortures toujours renaissantes. Et tout cela pour toi!... Cécily... Cécily!... Le sais-tu, au moins, que je souffre autant... le sais-tu, Cécily... démon sorti de l'enfer?»

Et Jacques Ferrand, épuisé par cette effroyable exaltation, retomba haletant sur son siège, et se tordit les bras en poussant des rugissements sourds et inarticulés.

Cet accès de rage convulsive et désespérée n'étonna pas Polidori.

Possédant une expérience médicale consommée, il reconnut facilement que chez Jacques Ferrand la rage de se voir dépossédé de sa fortune, jointe à sa passion, ou plutôt à sa frénésie pour Cécily, avait allumé chez ce misérable une fièvre dévorante.

Ce n'était pas tout... Dans l'accès auquel Jacques Ferrand était alors en proie, Polidori remarquait avec inquiétude certains pronostics d'une des plus effrayantes maladies qui aient jamais épouvanté l'humanité, et dont Paulus et Arétée, aussi grands observateurs que grands moralistes, ont si admirablement tracé le foudroyant tableau.

.....

Tout à coup on frappa précipitamment à la porte du cabinet.

« Jacques, dit Polidori au notaire, Jacques, remets-toi... voici quelqu'un... »

Le notaire ne l'entendit pas. A demi couché sur son bureau, il se tordait dans des spasmes convulsifs. Polidori alla ouvrir la porte, il vit le maître clerc de l'étude qui, pâle et la figure bouleversée, s'écria :

« Il faut que je parle à l'instant à M. Ferrand.

— Silence... il est dans ce moment très-souffrant... il ne peut vous entendre... dit Polidori à voix basse ; et, sortant du cabinet du notaire, il en ferma la porte.

— Ah! monsieur, s'écria le maître clerc, vous, le

meilleur ami de M. Ferrand, venez à son secours, il n'y a pas un moment à perdre...

— Que voulez-vous dire?

— D'après les ordres de M. Ferrand, j'étais allé dire à madame la comtesse Mac-Grégor qu'il ne pouvait se rendre chez elle aujourd'hui, ainsi qu'elle le désirait...

— Eh bien?

— Cette dame, qui paraît maintenant hors de danger, m'a fait entrer dans sa chambre. Elle s'est écriée d'un ton menaçant : Retournez dire à M. Ferrand que, s'il n'est pas ici, chez moi, dans une demi-heure... avant la fin du jour il sera arrêté comme faussaire... car l'enfant qu'il a fait passer pour morte ne l'est pas... je sais à qui il l'a livrée, je sais où elle est... (1).

— Cette femme délirait, répondit froidement Polidori en haussant les épaules.

— Vous le croyez, monsieur?

— J'en suis sûr.

— Je l'avais pensé d'abord, monsieur; mais l'assurance de madame la comtesse...

— Sa tête aura sans doute été affaiblie par la maladie... et les visionnaires croient toujours à leurs visions.

— Vous avez sans doute raison, monsieur; car je ne pouvais m'expliquer les menaces de la comtesse à un homme aussi respectable que M. Ferrand.

— Cela n'avait pas le sens commun.

— Je dois vous dire aussi, monsieur, qu'au moment où je quittais la chambre de madame la comtesse, une de ses femmes est entrée précipitamment en disant : *Son Altesse* sera ici dans une heure.

— Cette femme a dit cela? s'écria Polidori.

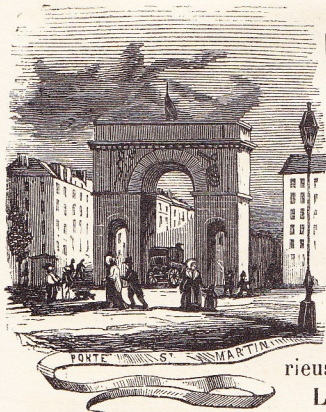
— Oui, monsieur, et j'ai été très-étonné, ne sachant de quelle Altesse il pouvait être question...

— Plus de doute, c'est le prince, se dit Polidori. Lui chez la comtesse Sarah, qu'il ne devait jamais revoir!... Je ne sais, mais je n'aime pas ce rapprochement... il peut empirer notre position. » Puis, s'adressant au maître clerc, il ajouta : « Encore une fois, monsieur, ceci n'a rien de grave; c'est une folle imagination de malade : d'ailleurs je ferai part tout à l'heure à M. Ferrand de ce que vous venez de m'apprendre. »

.....

Maintenant nous conduirons le lecteur chez la comtesse Sarah Mac-Grégor.

(1) Le lecteur sait que Sarah croyait encore Fleur-de-Marie enfermée à Saint-Lazare, selon ce que la Chouette avait dit avant de la frapper.



**N**ous conduirons le lecteur chez la comtesse Mac - Grégor, qu'une crise salutaire venait d'arracher au délire et aux souffrances qui pendant plusieurs jours avaient donné pour sa vie les craintes les plus sérieuses.

Le jour commençait à baisser... Sarah, assise dans un grand fauteuil, et soutenue par son frère Thomas Seyton, se regardait avec une profonde attention dans un miroir que lui présentait une de ses femmes agenouillée devant elle.

Cette scène se passait dans le salon où la Chouette avait commis sa tentative d'assassinat.

La comtesse était d'une pâleur de marbre, que faisait ressortir encore le noir foncé de ses yeux, de ses sourcils et de ses cheveux; un grand peignoir de mousseline blanche l'enveloppait entièrement.

« Donnez-moi le bandeau de corail, dit-elle à une de ses femmes, d'une voix faible mais impérieuse et brève.

— Betty vous l'attachera... reprit Thomas Seyton; vous allez vous fatiguer... Il est déjà d'une si grande imprudence de...

— Le bandeau! le bandeau!... répéta impatiemment Sarah, qui prit ce bijou et le posa à son gré sur son front. Maintenant, attachez-le... et laissez-moi... » dit-elle à ses femmes.

Au moment où celles-ci se retirèrent, elle ajouta : « On fera entrer M. Ferrand, le notaire, dans le petit salon bleu... Puis, reprit-elle avec une expression d'orgueil mal dissimulé, dès que Son Altesse Royale le grand-duc de Gérolstein arrivera... on l'introduira ici.

Enfin! dit Sarah en se rejetant au fond de son fauteuil dès qu'elle fut seule avec son frère, enfin je

touche à cette couronne... le rêve de ma vie... La prédiction va donc s'accomplir!

— Sarah, calmez votre exaltation, lui dit sévèrement son frère. Hier encore on désespérait de votre vie; une dernière déception vous porterait un coup mortel.

— Vous avez raison, Tom... La chute serait affreuse... car mes espérances n'ont jamais été plus près de se réaliser! J'en suis certaine, ce qui m'a empêchée de succomber à mes souffrances a été ma pensée constante de profiter de la toute-puissante révélation que m'a faite cette femme au moment de m'assassiner.



— De même, pendant votre délire... vous reveniez sans cesse à cette idée.

— Parce que cette idée seule soutenait ma vie

chancelante. Quel espoir !... princesse souveraine... presque reine ! ajouta-t-elle avec enivrement.

— Encore une fois, Sarah, pas de rêves insensés ; le réveil serait terrible.

— Des rêves insensés ?... Comment ! lorsque Rodolphe saura que cette jeune fille aujourd'hui prisonnière à Saint-Lazare (1), et autrefois confiée au notaire qui l'a fait passer pour morte, est notre enfant, vous croyez que... »

Seyton interrompit sa sœur :

« Je crois, reprit-il avec amertume, que les princes mettent les raisons d'État, les convenances politiques avant les devoirs naturels.

— Comptez-vous donc si peu sur mon adresse ?

— Le prince n'est plus l'adolescent candide et passionné que vous avez autrefois séduit ; ce temps est bien loin de lui... et de vous, ma sœur. »

Sarah haussa légèrement les épaules, et dit :

« Savez-vous pourquoi j'ai voulu orner mes cheveux de ce bandeau de corail ? pourquoi j'ai mis cette robe blanche ? C'est que la première fois que Rodolphe m'a vue... à la cour de Gérolstein... j'étais vêtue de blanc... et je portais ce même bandeau de corail dans mes cheveux... »

— Comment ! dit Thomas Seyton en regardant sa sœur avec surprise, vous voulez évoquer ces souvenirs, vous n'en redoutez pas au contraire l'influence ?

— Je connais Rodolphe mieux que vous... Sans doute mes traits, aujourd'hui changés par l'âge et par la souffrance, ne sont plus ceux de la jeune fille de seize ans qu'il a seule aimée... car j'étais son premier amour... Et cet amour, unique dans la vie de l'homme, laisse toujours dans son cœur des traces ineffaçables... Aussi, croyez-moi, mon frère, la vue de cette parure éveillera chez Rodolphe, non-seulement les souvenirs de son amour, mais encore ceux de sa jeunesse... Et pour les hommes, ces derniers souvenirs sont toujours doux et précieux...

— Mais à ces doux souvenirs s'en joignent de terribles : et le sinistre dénoûment de votre amour ? et l'odieuse conduite du père du prince envers vous ? et votre silence obstiné lorsque Rodolphe, après votre mariage avec le comte Mac-Grégor, vous redemandait votre fille alors tout enfant ? votre fille, dont une froide lettre de vous lui a appris la mort il y a dix ans... Oubliez-vous donc que depuis ce temps le prince n'a eu pour vous que mépris... et haine ?

— La pitié a remplacé la haine... Depuis qu'il m'a sue mourante... chaque jour il a envoyé le baron de Graün s'informer de mes nouvelles.

(1) Le lecteur n'a pas oublié que la Chouette, un moment avant de frapper Sarah, croyait et lui avait dit que la Goualeuse était

— Par humanité...

— Tout à l'heure... il m'a fait répondre... qu'il allait venir ici... Cette concession est immense, mon frère...

— Il vous croit expirante... il suppose qu'il s'agit d'un dernier adieu, et il vient... Vous avez eu tort de ne pas lui écrire la révélation que vous allez lui faire.

— Je sais pourquoi j'agis ainsi. Cette révélation le comblera de surprise, de joie... et je serai là pour profiter de son premier élan d'attendrissement. Aujourd'hui, ou jamais, il me dira : *Un mariage doit légitimer la naissance de notre enfant*. S'il le dit, sa parole est sacrée, et l'espoir de toute ma vie est enfin réalisé...

— S'il vous fait cette promesse... oui.

— Et pour qu'il la fasse, rien n'est à négliger dans cette circonstance décisive... Je connais Rodolphe ; il me hait... quoique je ne devine pas le motif de sa haine ; car jamais je n'ai manqué devant lui au rôle que je m'étais imposé.

— Peut-être, car il n'est pas homme à hair sans raison.

— Il n'importe ! une fois certain d'avoir retrouvé sa fille... il surmontera son aversion pour moi, et ne reculera devant aucun sacrifice pour assurer à son enfant le sort le plus enviable, pour la rendre aussi magnifiquement heureuse qu'elle aura été jusqu'alors infortunée.

— Qu'il assure le sort le plus brillant à votre fille, soit... mais entre cette réparation et la résolution de vous épouser afin de légitimer la naissance de cette enfant... il y a un abîme.

— Son amour de père comblera cet abîme...

— Mais cette infortunée a sans doute vécu jusqu'ici dans un état précaire ou misérable.

— Rodolphe voudra d'autant plus l'élever qu'elle aura été plus abaissée.

— Songez-y donc, la faire asseoir au rang des familles souveraines de l'Europe !... la reconnaître pour sa fille aux yeux de ces princes, de ces rois dont il est le parent ou l'allié !...

— Ne connaissez-vous pas son caractère étrange, impérieux et résolu ? son exagération chevaleresque à propos de tout ce qu'il regarde comme juste et commandé par le devoir ?

— Mais cette malheureuse enfant a peut-être été si viciée par la misère où elle doit avoir vécu, que le prince, au lieu d'éprouver de l'attrait pour elle...

— Que dites-vous ? s'écria Sarah en interrompant son frère. N'est-elle pas aussi belle jeune fille qu'elle était ravissante enfant ? Rodolphe, sans la connaître,

encore à Saint-Lazare, ignorant que le jour même Jacques Ferrand l'avait fait conduire à l'île du Ravageur par Mme Scraphin.

ne s'était-il pas assez intéressé à elle pour vouloir se charger de son avenir ? ne l'avait-il pas envoyée à sa ferme de Bouqueval dont nous l'avons fait enlever...

— Oui, grâce à votre persistance à vouloir rompre tous les liens d'affection du prince... dans l'espoir insensé de le ramener un jour à vous.

— Et cependant sans cet espoir insensé... je n'aurais pas découvert au prix de ma vie le secret de l'existence de ma fille... N'est-ce pas enfin par cette femme qui l'avait arrachée de la ferme que j'ai connu l'indigne fourberie du notaire Jacques Ferrand ?

— Il est fâcheux qu'on m'ait refusé ce matin l'entrée de Saint-Lazare où se trouve, vous a-t-on dit, cette malheureuse enfant ; malgré ma vive insistance, on n'a voulu répondre à aucun des renseignements que je demandais, parce que je n'avais pas de lettre d'introduction auprès du directeur de la prison... J'ai écrit au préfet en votre nom... mais je n'aurai sans doute sa réponse que demain, et le prince va être ici tout à l'heure... Encore une fois, je regrette que vous ne puissiez lui présenter vous-même votre fille... il eût mieux valu attendre sa sortie de prison, avant de mander le grand-duc ici...

— Attendre !... et sais-je seulement si la crise salutaire où je me trouve durera jusqu'à demain ? Peut-être suis-je passagèrement soutenue par la seule énergie de mon ambition.

— Mais quelles preuves donnerez-vous au prince ? Vous croira-t-il ?

— Il me croira lorsqu'il aura lu le commencement de la révélation que j'écrivais sous la dictée de cette femme quand elle m'a frappée, révélation dont heureusement je n'ai oublié aucune circonstance ; il me croira lorsqu'il aura lu votre correspondance avec madame Séraphin et Jacques Ferrand jusqu'à la mort supposée de l'enfant ; il me croira lorsqu'il aura entendu les aveux du notaire qui, épouvanté de mes menaces, sera ici tout à l'heure ; il me croira lorsqu'il verra le portrait de ma fille à l'âge de six ans, portrait qui, m'a dit cette femme, est encore à cette heure d'une ressemblance frappante. Tant de preuves suffiront pour montrer au prince que je dis vrai, et pour décider chez lui ce premier mouvement qui peut faire de moi... presque une reine... Ah ! ne fût-ce qu'un jour... une heure... au moins je mourrais contente. »

A ce moment on entendit le bruit d'une voiture qui entra dans la cour.

« C'est lui... c'est Rodolphe.. » s'écria Sarah à Thomas Seyton.

Celui-ci s'approcha précipitamment d'un rideau, le souleva et répondit :

« Oui, c'est le prince... il descend de voiture.

— Laissez-moi seule, voici le moment décisif... dit Sarah avec un sang-froid inaltérable, car une ambition monstrueuse, un égoïsme impitoyable avait toujours été et était encore l'unique mobile de cette femme. Dans l'espèce de résurrection miraculeuse de sa fille, elle ne voyait que le moyen de parvenir enfin au but constant de toute sa vie.

Après avoir un moment hésité à quitter l'appartement, Thomas Seyton, se rapprochant tout à coup de sa sœur, lui dit :

« C'est moi qui apprendrai au prince comment votre fille, qu'on avait crue morte, a été sauvée... cet entretien serait trop dangereux pour vous... une émotion violente vous tuerait, et après une séparation si longue... la vue du prince... les souvenirs de ce temps...

— Votre main, mon frère, » dit Sarah.

Puis, appuyant sur son cœur impassible la main de Thomas Seyton, elle ajouta avec un sourire sinistre et glacial :

« Suis-je émue ?

— Non... rien... rien... pas un battement précipité, dit Seyton avec stupeur ; je sais quel empire vous avez sur vous-même... Mais dans un tel moment... mais quand il s'agit pour vous ou d'une couronne ou de la mort... car, encore une fois, songez-y... la perte de cette dernière espérance vous serait mortelle... en vérité, votre calme me confond !

— Pourquoi cet étonnement, mon frère ?... Jusqu'ici, ne le savez-vous pas ? rien... non, rien n'a jamais fait battre ce cœur de marbre... il ne palpitera que le jour où je sentirai poser sur mon front la couronne souveraine... J'entends Rodolphe...

— Mais...

— Laissez-moi... » s'écria Sarah d'un ton si impérieux, si résolu, que son frère quitta l'appartement quelques moments avant qu'on y eût introduit le prince.

Lorsque Rodolphe entra dans le salon, son regard exprimait la pitié... mais voyant Sarah assise dans son fauteuil et presque parée... il recula de surprise, sa physionomie devint aussitôt sombre et méfiante...

La comtesse, devant sa pensée, lui dit d'une voix douce et faible :

« Vous croyiez me trouver expirante... vous veniez pour recevoir mes derniers adieux.

— J'ai toujours regardé comme sacrés les derniers vœux des mourants... mais s'il s'agit d'une tromperie sacrilège...

— Rassurez-vous, dit Sarah en interrompant Rodolphe, rassurez-vous... je ne vous ai pas trompé... il me reste, je crois, peu d'heures à vivre... Pardonnez-moi une dernière coquetterie... j'ai voulu vous épargner le sinistre entourage qui accompagne ordinairement l'agonie... j'ai voulu mourir vêtue comme je l'étais la première fois où je vous vis... Hélas! après dix années de séparation, vous voilà donc enfin! Merci!... oh! merci!... Mais, à votre tour, rendez grâce à Dieu de vous avoir inspiré la pensée d'écouter ma dernière prière. Si vous m'aviez refusée... j'emportais avec moi un secret qui va faire la joie... le bonheur de votre vie... Joie mêlée de quelques larmes... comme toute félicité humaine; mais cette félicité, vous l'achèteriez encore au prix de la moitié des jours qui vous restent à vivre!...

— Que voulez-vous dire? lui demanda le prince avec surprise.

— Oui, Rodolphe, si vous n'étiez pas venu... ce secret m'aurait suivi dans la tombe... c'eût été ma seule vengeance... et encore... non, non, je n'aurais pas eu ce terrible courage... Quoique vous m'ayez bien fait souffrir, j'aurais partagé avec vous ce suprême bonheur dont, plus heureux que moi, vous jouirez longtemps... bien longtemps, je l'espère...

— Mais encore, madame, de quoi s'agit-il?

— Lorsque vous le saurez... vous ne pourrez comprendre la lenteur que je mets à vous en instruire, car vous regarderez cette révélation comme un miracle du ciel... Mais, chose étrange! moi qui d'un mot peux vous causer le plus grand bonheur que vous ayez peut-être jamais ressenti... j'éprouve, quoique maintenant les minutes de ma vie soient comptées, j'éprouve une satisfaction indéfinissable à prolonger votre attente... et puis je connais votre cœur... et, malgré la fermeté de votre caractère, je craindrais de vous annoncer sans préparation une découverte aussi incroyable... Les émotions d'une joie foudroyante ont aussi leurs dangers...

— Votre pâleur augmente... vous contenez à peine une violente agitation, dit Rodolphe; tout ceci est, je le crois, grave et solennel...

— Grave et solennel... » reprit Sarah d'une voix émue; car, malgré son impassibilité habituelle, en songeant à l'immense portée de la révélation qu'elle allait faire à Rodolphe, elle se sentait plus troublée qu'elle n'avait cru l'être; aussi, ne pouvant se contraindre plus longtemps, elle s'écria :

« Rodolphe... notre fille existe...

— Notre fille!

— Elle vit, vous dis-je! »

Ces mots, l'accent de vérité avec lequel ils furent prononcés, remuèrent le prince jusqu'au fond des entrailles.

« Notre enfant!... répéta-t-il en se rapprochant précipitamment du fauteuil de Sarah; notre enfant! ma fille

— Elle n'est pas morte, j'en ai des preuves irrécusables... je sais où elle est... demain vous la reverrez.

— Ma fille!... ma fille!... répéta Rodolphe avec stupeur; il se pourrait! elle vivrait!... »

Puis tout à coup, réfléchissant à l'in vraisemblance de cet événement, et craignant être dupe d'une nouvelle fourberie de Sarah, il s'écria :

« Non... non... c'est un rêve!... c'est impossible!... vous me trompez... c'est une ruse, un mensonge indigne!...

— Rodolphe!! écoutez-moi.

— Non, je connais votre ambition... je sais de quoi vous êtes capable, je devine le but de cette tromperie

— Eh bien! vous dites vrai... je suis capable de tout... Oui, j'avais voulu vous abuser... oui, quelques jours avant d'être frappée d'un coup mortel, j'avais voulu trouver une jeune fille... que je vous aurais présentée à la place de notre enfant... que vous regrettiez amèrement.

— Assez... oh! assez, madame...

— Après cet aveu, vous me croirez peut-être... ou plutôt vous serez bien forcé de vous rendre à l'évidence...

— A l'évidence...

— Oui, Rodolphe... je le répète... j'avais voulu vous tromper, substituer une jeune fille obscure à celle que nous pleurions; mais Dieu a voulu, lui, qu'au moment où je faisais ce marché sacrilège... je fusse frappée à mort...

— Vous... à ce moment!...

— Dieu a voulu encore qu'on me proposât... pour jouer ce rôle... de mensonge... savez-vous qui? notre fille...

— Êtes-vous donc en délire... au nom du ciel?

— Je ne suis pas en délire... Rodolphe... Dans cette cassette, avec des papiers et un portrait qui vous prouveront la vérité de ce que je vous dis, vous trouverez un papier taché de mon sang...

— De votre sang?

— La femme qui m'a appris que notre fille vivait encore, me dictait cette révélation... lorsque j'ai été frappée d'un coup de poignard.

— Et qui était-elle? comment savait-elle...?



LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

Illustré de 500 dessins originaux de MM. Richard, Hendrickx, Huart, etc.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION

RUE RICHELIEU.

—  
1844

